

Compte rendu

- Tiphaine Samoyault, *Traduction et violence*. Paris, Seuil, « Fiction & Cie », 2020, 208 p.

Au cours de l'année académique 2023-2024, Tiphaine Samoyault a été choisie pour donner une série de leçons dans le cadre d'une Chaire Francqui, décrochée par la Faculté de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Mons. Lors de la leçon inaugurale, l'autrice a fait de nombreuses références à son dernier ouvrage, *Traduction et violence*. Elle aborde dans ce livre la traduction tantôt sous une perspective tantôt scientifique, tantôt politique, tout en mentionnant de grands traductologues tels que Antoine Berman, Henri Meschonnic, Mona Baker et bien d'autres. Dans cette monographie, la chercheuse tente de démontrer comment la traduction, lorsqu'elle est se trouve par exemple au centre de conflits politiques, de débats sur le genre et de conflits idéologiques, est capable de nous réunir, mais surtout de nous diviser.

Cet ouvrage composé de dix chapitres s'ouvre sur une introduction (pp. 7-16) dans laquelle Tiphaine Samoyault dénonce l'actuelle idéalisation de la traduction, car cela la prive de toute réflexion à son égard, notamment lorsqu'elle est abordée négativement. L'autrice annonce dès les premières pages son souhait d'examiner la traduction aussi bien sous un angle positif que négatif. Pour illustrer un des aspects polémiques de la traduction, elle met en lumière l'emploi des systèmes de traduction automatique neuronale dans le monde professionnel, sans pour autant se montrer alarmiste par rapport à leur développement. Elle se concentre notamment sur les conséquences éthiques que ces avancées engendrent.

Tiphaine Samoyault embraye ensuite sur le premier chapitre, intitulé « Traduction et consensus démocratique » (pp. 17-28). Son objectif est ici de combattre les idées préconçues autour du rôle de la traduction à l'heure actuelle. Selon elle, ces conceptions ont gagné en popularité à cause d'un discours académique trop élogieux qui cherche à redorer le blason de la traduction, discipline fortement critiquée aux ^{XIII}^e et ^{XIX}^e siècles. L'autrice souhaite également à « réintroduire du négatif » dans la pensée de la traduction d'aujourd'hui en « faisant des antagonismes de la traduction des forces vives, des forces de veille, de vigilance, des forces de malentendus qui conduisent à ne rien considérer comme définitivement acquis » (p. 28). Ce faisant, elle met en garde son lectorat contre le discours dithyrambique actuel sur la traduction, avancé aussi bien par les instances européennes que par la sphère universitaire.

Dans le deuxième chapitre, intitulé « Les antagonismes de la traduction » (pp. 29-46), la chercheuse se penche sur le double conflit que représente la traduction. Cette discipline est par essence « agonique », car d'un côté elle constitue le siège de nombreux conflits historico-politiques et de l'autre, elle est conflictuelle en raison des choix de traduction auxquels les traducteurs et les traductrices sont confronté.e.s. Elle souligne que ce premier conflit peut être expliqué par « le rôle de la traduction dans la construction du discours et de l'interprétation historiques » (p. 33). Autrement dit, la traduction peut être instrumentalisée à des fins politiques, notamment dans des régimes totalitaires ou dans le cadre de colonisations. Ces systèmes

déforment des propos ou ne les traduisent tout simplement pas afin de détruire une culture et de rejeter toute forme de multilinguisme au profit d'une langue dominante. Le second conflit est un antagonisme interne à la traduction. Tiphaine Samoyault critique la pensée de Meschonnic, car elle repose sur l'idée que l'œuvre originale ne peut être que de qualité supérieure à la traduction, qui par essence serait négative en raison de son manque de fidélité.

Le troisième chapitre, intitulé « Traduction agonique » (pp. 47-60), permet à l'autrice de définir ledit concept. Pour ce faire, elle se base sur les travaux de Chantal Mouffe pour définir ce terme d'« agonisme », qui correspond à la négativité que rencontrent les traducteurs et traductrices lorsqu'ils doivent opérer un choix. Selon Tiphaine Samoyault, le traducteur est amené « à prendre une décision et à l'affirmer contre d'autres » (p. 53). Cette prise de décision serait une forme de violence, car elle écarte toutes les autres idées possibles. Elle affirme que ces choix peuvent porter sur des points structurels (traduction en vers ou en prose) et microstructurels, notamment lorsque les traducteurs choisissent de privilégier un sens à un autre.

Tiphaine Samoyault poursuit ce volume avec un quatrième chapitre intitulé « La double violence » (pp. 61-90). Elle y développe son point de vue sur la violence inhérente au traduire. Selon elle, cette dernière ne se limite pas seulement au caractère formel de la traduction, puisqu'elle englobe également des perspectives sémantiques et herméneutiques. Étant donné que l'égalité des langues ne peut être atteinte par le lexique et la syntaxe, toute traduction est infidèle au texte original. Ainsi, la traduction est doublement violente : d'une part, elle favorise les processus d'appropriation culturelle et de l'autre, elle gomme les différences entre les cultures.

L'autrice profite du cinquième chapitre, intitulé « La traduction dans les camps » (pp. 91-106), pour établir un lien entre la traduction et le témoignage historique en prenant l'exemple des camps de concentration. Pour ce faire, Tiphaine Samoyault se base sur les textes de Primo Levi pour démontrer que la traduction remplit la même fonction que le témoignage. En effet, la traduction d'un témoignage a le même but que la rédaction de ce dernier. Dans les deux cas, l'aspect commémoratif et la pérennité du texte sont indispensables.

Dans le sixième chapitre « Rendre Justice par la traduction » (pp. 107-124), Tiphaine Samoyault aborde la relation entre la justice et la justesse en traduction. L'autrice, qui considère que l'acte de traduction ne se limite pas à un simple transfert d'une langue vers une autre, explore cette question en reprenant les idées de Derrida qui ne voit pas la traduction comme étant juste ou injuste, mais plutôt comme doublement juste. En effet, il soutient que chaque traduction constitue une tentative de transcendance de l'injustice. C'est notamment en s'appuyant sur des traductions de poèmes de Mallarmé et de Mohammed Bennis que Tiphaine Samoyault en vient à la conclusion qu'une traduction est inévitablement imparfaite et que son imperfection est la condition même de son existence.

Le chapitre suivant « Une zone d'imprévisibilité » (pp. 129-142) est consacré à la nature imprévisible de la traduction. Selon Édouard Glissant, qui considérerait la traduction comme une créolisation, cette imprévisibilité découlerait de la justice, ce qui rendrait cet acte à la fois

politique et poétique. C'est ensuite le principe de traduction au sens large de Yves Bonnefoy qui est mis en lumière par l'auteur. Il suggère que la traduction, au-delà de constituer un passage d'un texte à un autre, est influencée par les résonances du traducteur. Le chapitre se conclut sur une mise en relation des visions de Derrida et Glissant qui se rejoignent sur presque tous les points. En effet, le premier perçoit la traduction comme un acte éthique alors que le deuxième semble plutôt mettre en avant la dimension poétique d'une traduction que son contenu.

La politique et l'éthique sont au centre du chapitre suivant « Traduction et communauté » (pp. 147-162). Trois types d'éthique de la traduction sont examinés par l'auteur, à savoir ; celles liées aux langues, aux individus et aux cultures. D'après Tiphaine Samoyault, la question de l'éthique semble impliquer une certaine tension envers la fonctionnalité de la traduction. Cette tension se traduirait notamment par la dualité entre l'authenticité des récits et l'homogénéisation culturelle dans le cadre de l'accueil des migrants. La solution à cette problématique, inspirée des travaux de Gayatri Spivak, serait la mise en pratique d'une traduction démocratique basée sur un échange réciproque des cultures. Cependant, Tiphaine Samoyault est consciente des limites des différentes éthiques qu'elle aborde et des difficultés que celles-ci peuvent impliquer en matière d'inclusion communautaire. Elle évoque des cas complexes, comme celui du conflit israélo-palestinien relevé par Mona Baker, où la traduction pourrait être la source de divergences narratives. La chercheuse clôt cette partie en suggérant d'utiliser la non-traduction sous certaines conditions afin d'éviter une unification linguistique potentiellement oppressive.

Dans « Traduction et procréation » (pp. 167-173), Tiphaine Samoyault explore ces deux thèmes à travers la métaphore de l'enfantement qu'elle analyse la manière dont la traduction peut être considérée comme un prolongement de la création, si elle est vue comme un lien de parenté entre le texte source et cible. Dans ce chapitre, la traduction est donc perçue comme un véritable acte de procréation. Cette vision de l'auteur est illustrée par des exemples extraits d'écrits de Benjamin, Valéry, Leyris ainsi que Bonnefoy.

Dans la dernière partie de son ouvrage « Un tournant sensible » (pp. 181-191), Tiphaine Samoyault explore le rôle des sens multiples dans la traduction. Le premier point abordé est la complexité du français en raison de sa stricte homonymie. Cette complexité entraîne la mobilisation des sens dans le but de se projeter au-delà de l'identité littérale. La séparation des sens du sens crée souvent une impression de hors sens qui pourrait être considérée comme l'expérience sensible ultime. L'auteur souligne la tendance de la traduction moderne à davantage se focaliser sur la lettre que sur l'aspect matériel du texte à savoir les sonorités et nuances. Des approches telles que la traduction homophonique sont évoquées pour leur contribution à la réflexion nouvelle qui est portée sur la relation entre la lettre et le sens. Tiphaine Samoyault conclut en suggérant que la traduction pourrait offrir une vision nouvelle sur la relation entre l'Homme et le monde.

Traduction et violence offre une exploration approfondie de la pratique et de la réflexion entourant la traduction. L'auteur y présente une argumentation limpide, même si par moments, la clarté est éclipsée par de nombreuses références aux philosophies de Deleuze et

surtout de Derrida, donnant lieu à une complexité qui peut sembler excessive. Un des chapitres, qui aborde la traduction et la communauté, suggère des perspectives intrigantes qui mériteraient d'être davantage développées. Les idées présentées sur la traduction comme « formes de collectivisation du littéraire » semblent ouvrir des portes à des dynamiques potentiellement riches en conflits et en créativité.

Cet ouvrage, bien que profondément ancré dans une approche philosophique, offre une lecture stimulante non seulement pour les chercheurs en traduction, mais aussi pour ceux intéressés par les échanges culturels. Sa complexité, due à ses fondements philosophiques, pourrait cependant être un obstacle pour certains lecteurs. La décision de ne pas défendre explicitement la traduction, malgré l'implication passée de l'auteurice dans des projets notables, interpelle. Elle déplace la traduction de son statut académique pour la replacer au cœur de nos vies, la considérant comme un outil essentiel pour nos décisions et nos interactions quotidiennes.

En conclusion, cet ouvrage offre une vision originale de la traduction, remettant en question sa perception académique et l'invitant à prendre place au sein de nos interactions quotidiennes, poussant ainsi à repenser son rôle fondamental.

Maroua Baidouri

Simon Copet